

ANTON BERABER

DIALOGUE DES ARPENTEURS



LA VIE DES CLASSIQUES



ANTON BERABER

DIALOGUE DES ARPENTEURS

LA VIE DES CLASSIQUES

Retrouvez-nous sur www.laviedesclassiques.com,
premier portail dédié à l'Antiquité et à l'Humanisme

© Les Belles Lettres/La Vie des Classiques 2016

I

Destinée leur versait du café et les quatre vieux regardaient sans rien dire. Elle avait sa manière, prudemment, presque goutte à goutte, car les verres étaient fêlés et le café servi brûlant. L'exiguïté de l'arrière-cuisine semblait accroître la solennité de ces gestes simples, mille fois répétés, fragiles et immuables comme les verres. S'il arrivait qu'elle frôlât une épaule, un bras, on suspendait son souffle à ce contact obscurément espéré, et pendant l'éternité que ce rien durait, imbécile tout-à-coup, on se demandait si par hasard St Pierre nous retrancherait ce péché-là.

C'était la fin du jour et, dans la grande salle qu'on devinait à côté, les derniers clients suppliaient qu'on allongeât leur ardoise. Les vieux n'écoutaient déjà plus ;

ils allumaient des cigarettes, l'esprit tout à leurs comptes à rebours, les yeux posés sur la jeune fille qui les servait. Quand elle s'en alla, ils parlèrent un peu des poètes – qu'ils n'aimaient guère – se turent de nouveau, sortirent un jeu de cartes qu'ils n'ouvrirent pas.

Ce fut Yannis, le propriétaire des lieux, qui aborda le sujet. Je ne sais par quel bout il le prit – on m'a rapporté cette conversation bien après – mais il y a fort à parier qu'il s'y mit à contrecœur, pour éviter qu'on parlât à nouveau des poètes, qui finissent toujours par l'apprendre et en tirent si rapidement orgueil.

« C'était vers 18.. , dans le Nord, dans les montagnes. Avant la guerre. Le vieil empire qui gardait cela jusqu'alors avait des rôles terribles qui nous rendaient tous malades parce qu'on les entendait de loin, malgré tous les efforts qu'on avait faits, des siècles durant, pour ne pas s'en apercevoir. C'est comme le broc de la cantine : le premier à se plaindre qu'il est vide doit se taper de l'aller remplir, alors ne personne ne dit rien et personne ne boit. Les peuples avaient poussé la combine jusqu'au bout, sans se plaindre, en chien de faïence, sans boire non plus, persuadés qu'ils échapperaient à leurs responsabilités. En vain : peu à peu, à grands fracas ou plus clandestinement, la puissance étrangère s'était retirée de chez nous comme une marée descendante et désormais les crabes se voyaient tenus de partager le sable qu'on leur rendait.

Ils voulurent croire d'abord que ce serait rapide : allez, voilà ce qui est à toi, voilà ce qui est à moi. L'émerveillement de posséder leur étoilait les yeux parce c'était des gosses de pauvre, et qu'ils ne se doutaient de rien : la Grèce, est-ce si différent de la France ou de l'Angleterre, avec leurs belles silhouettes à découper dans les albums, et qu'on reconnaît sûrement de l'espace ? Mais la Grèce n'a rien à voir et dès les premières tentatives ils commirent des erreurs. Un pays en soi n'a pas de contour net, et ceux qui prétendent le contraire se vouent à la désillusion. Nous autres, les plus attentifs pourtant, les plus exacts, nous avons merdé gravement ; parfois on oubliait des régions entières, ou bien on faisait des fautes dans le tracé, le doigt qui dépasse de la règle, le compas qui ripe et on avait oublié ce qui était à qui ; et toujours, sans cesse, il fallait préciser, envoyer des gens prendre des points topométriques, établir des bornes, reconnaître des montagnes et retirer les traits sur les cartes. La Grèce : les bords de cette image tremblaient, et personne ne savait jamais où il en était. Avant de partir on ouvrait les dictionnaires et on marquait sur un papier, en albanais, en bulgare, en serbe, en macédonien et en turc, comment dire *Bonjour* et *Trois jours que je me suis perdu auriez-vous une cigarette?* Mais ceux d'en face étaient un peu à cran et, avant la guerre déjà, quand on se croisait, ils fumaient les leurs et ne partageaient plus.

Le capitaine m'avait dit : bien, Yannis, tu dois aller marquer un point par là-bas, pour la nouvelle frontière, c'est important, un point précis, la frontière passera là, on mettra une borne ou quelque chose. Alors j'ai pris la carte et j'ai marché deux ou trois jours dans la direction qu'il montrait. Sacré affaire : il pleuvait comme pas possible. Deux, trois jours, je te demande un peu ; c'était usant. J'osai pas m'arrêter, là, dormir un peu, à cause du matériel. Les gens me regardaient. Ils regardaient le matériel. Le matériel, ça coûte de l'argent. Alors j'ai pas arrêté de marcher. J'avais que des boîtes de *beef* à manger et je chiais bizarre – cette saloperie. Même pour boire : l'eau, là-bas, tu peux pas t'y fier, tu sais jamais s'ils ont pissé dedans parce qu'ils t'ont vu venir de loin – ils se disent, il va forcément boire à la source, et ils pissent dedans. De vrais empoisonneurs, oui, leurs femmes connaissent les simples, aussi, et leurs enfants parlent aux oiseaux. Vous savez comme ils peuvent être. Ces gens-là, ça ne voulait pas entendre parler d'une frontière. Pensez-vous : il aurait fallu leur expliquer, je ne sais pas, envoyer des professeurs très patients, avec des cartes en couleurs, des montres à chaînette pour faire sérieux, et qui de village en village... Au lieu de ça, ils nous envoyaient, nous, choisir quels oiseaux seraient les leurs, quels oiseaux seraient à ceux d'en face – *défricher l'avenir* disait le Français, et les journaux ont repris son

image. Mais ces gens-là ne lisent pas les journaux. Non, on ne leur a pas donné lourd de chances de comprendre ce qui se passait.

Donc j'ai beaucoup marché. On faisait ça très bien, vous vous souvenez. La route était mauvaise et je me suis perdu souvent. Toujours la même chose : on demande son chemin, les gens ne vous répondent pas, ils montrent une direction et vous êtes bien certain qu'elle est mauvaise, que vous venez de là, qu'ils essaient de vous renvoyer chez vous. Vous savez comme ils peuvent être : si vous insistez, je crois qu'ils vous tuent. Le Français ne nous lâchait pas là dessus, chaque fois, avant le départ. Il disait : Yannis, mon petit Yannis, tu dois faire attention, être prudent, goutte à goutte, pas à pas, sinon le verre se fend une bonne fois pour toutes et ceux qui t'enterrent ne savent même pas ton nom.

Oh ça, j'ai été prudent. Très. Pas un mot de trop. Toujours très poli. Ils m'ont pris pour un idiot. Très poli, ça, toujours. J'ai donné la carte à un gamin pour qu'il me montre et il s'est tiré avec. Sacrée affaire. Je l'ai rattrapé tout juste, j'étais jeune encore et bien vif, et quand j'ai repris la carte j'ai fait les gros yeux pour le gamin. C'était un peu semblant, elle était – je vous l'ai dit – très mauvaise, mais le capitaine me l'avait donnée et ces choses-là coûtent très cher.

Elle ne m'a pas vraiment servi. J'étais dans les régions du Nord où les chasseurs des légendes doivent tôt ou tard s'égarer, où les cartes ne marquent rien car on n'a pas persuadé les faiseurs de cartes que ces régions-là existaient : ça pourrait tout aussi bien être la mer ou le bord du monde. Les montagnes, là-bas, n'ont même pas de noms. Le dirai-je ? Pourquoi non ? J'ai donné moi-même un nom à quelques montagnes, les plus reconnaissables, dont je reportais la silhouette sur le papier ; j'ai donné le nom de ma mère une paire de fois, une fois aussi celui d'une femme que j'aie eue, à Salonique, avant la guerre. Les montagnes, là-bas, ça bouge vite. Jamais les mêmes. Ils les changent pendant la nuit. Un nom, quand même, ça les fixe un peu. C'est plus propre.

À force j'avais fini par trouver l'endroit. C'est une petite friche dans une vallée sombre, assez haut, de celles où les dieux d'avant ont cherché refuge. Le point est quelque part par là, je me dis. Je sors le matériel, je calcule. Je plante le petit drapeau, je m'applique vraiment. Bon. Il était déjà tard et j'avais mal aux jambes. Donc je m'installe pour dormir, un peu à l'écart, dans un taillis. Je dis : un peu à l'écart, parce que dans ces coins-là on devrait se sentir seul, mais en réalité on jurerait que tout vous regarde. Les buissons baragouinent sur votre dos. Vous ne savez plus de quel côté vous tourner pour pisser.

Drôle de nuit. Je ne me souviens pas de quoi j'ai rêvé, mais ce furent des rêves terribles – ça je m'en souviens. Au matin, j'avais de la terre plein la bouche. J'ai pas dû rêver de ma mère et des femmes, comme je le faisais d'habitude.

Le lendemain, avant de repartir, j'ai regardé dans le champ et il n'y avait plus de drapeau. Je me suis dit : Yannis, mon bon Yannis, il aura été arraché par le vent ; un animal l'aura abattu ; la terre était trop meuble et il n'a pas tenu comme tu voulais. J'étais bien certain, pourtant, d'avoir fait attention. Je me suis dit : les philosophes ont beau avertir que le monde n'est pas immobile, que la matière y dévie inéluctablement de sa course, et bien, rien n'y fait ! je continue de parler de certitudes, là, comme un enfant à qui il faudra répéter la leçon. Qu'à cela ne tienne, tu vas retrouver ton piquet dans les herbes, pas trop loin. Il n'y a personne d'autre ici. Ne commence pas à te faire des idées.

J'ai cherché. Je ne trouvais rien. Toute la journée je cherchais dans le champ, en quadrillant tout. Peine perdue. Alors je reprends mon point, je mesure les angles, je vise les sommets du mont de ma mère et du mont de la femme de Salonique. Je coupe une belle branche et je noue mon mouchoir dessus pour faire le drapeau, et je le mets profond. Je cale avec des pierres. J'insiste un peu. Bien. Voilà. Il est tard. Je vais dormir.

Le lendemain je sors du taillis et il n'y a plus de drapeau.

Je fais pas dans l'atrabile, moi, savez. M'en faut beaucoup. N'empêche que cette fois, presque je débitais des poèmes sur le mal de vivre et les boiteuses journées. Je me suis assis, longtemps, j'ai fumé des cigarettes en attendant, je ne sais pas, qu'on me le rende, qu'on s'excuse. Mais il ne se passait rien. Le sifflement du vent dans les taillis toujours égal. La profonde indifférence des montagnes. Tout ça des heures, mais ma montre s'était arrêtée.

Je comprends bien qu'ils se moquaient de moi. Qui ça ? Les gens, ou les dieux peut-être à cause de la frontière qu'on allait tracer par là, plus tard, à la place du petit drapeau, un beau trait à peu près droit, comme celui que le capitaine avait tracé sur la carte. Ça ne devait pas leur plaire, le trait droit, parce que les dieux, par nature, sont obliques, fourbes un peu, toujours mobiles. Moi, je hais le mouvement qui déplace les lignes. De toute façon, mon avis, dans ces cas-là, tout le monde s'en fout.

Toujours est-il que je ne me suis pas satisfait de la situation. Je devais rendre des comptes devant le capitaine, et ce petit champ, les taillis tout autour, la frontière devait s'y accrocher comme partout. On ne pourrait pas dire, comme avant, qu'on l'avait *probablement dépassée*. On n'irait pas la chercher, à

l'ancienne manière, dans les élucubrations des ivrognes, perdue dans le foisonnement farouche des *à peu près*, comme un coin à champignons. Non. Alors j'ai repris le point, refait les calculs. J'ai découpé un pan de ma chemise et je l'ai pris comme drapeau. Puis j'ai feint de rejoindre les taillis pour dormir, mais en réalité je suis revenu en rampant, aussi près possible du drapeau, et j'ai juré de ne le plus quitter des yeux.

La nuit, dans ces montagnes, est effrayante : il vaut mieux dormir, c'est sûr. On y voit des choses terribles, de celles que personne ne nous autorisa de voir et qu'on ne parviendra pas, plus tard, à oublier. Aussi, oui, j'avais peur de surprendre une déesse au bain ou je-ne-sais-quoi et qu'elle me fasse aveugle d'avoir un peu trop regardé. Je regrettais l'étrange audace qui m'avait fait braver les puissances de la nuit et m'obligeait maintenant à sauver les apparences, car ces puissances-là châtiaient également le lâche et le téméraire, et il faudrait désormais, jusqu'à l'aube inespérée, composer avec ces deux travers. Je ne regardais que le drapeau, donc, le pan de chemise blanche qui luttait contre les ténèbres, à quelques mètres de moi, et s'y enfonçait de plus en plus. Je clignais des yeux souvent, même, histoire de laisser leur anonymat aux démons qui ambitionnaient de l'arracher encore, de l'entraîner dans les abîmes au fond desquels se déposent tous les projets de frontière, tous

les traits droits, tous les rêves d'ordre. Eux non plus, il ne fallait pas les voir, ça leur donnait pouvoir sur vous, et ils avaient de la rancune. Aussi, souvent, je leur laissais leur chance, les appelant par la pensée en fermant les yeux, qu'ils me débarrassent une fois pour toutes avant que je les aie rouverts, et qu'ils arrêtent de rire car ça devenait insupportable. Mais ils ne s'arrêtèrent pas. Ils se moquaient de la volonté des royaumes de se partager le champ comme on se moque des enfants lorsqu'ils essaient de tracer leur nom à la surface de l'eau. J'avais de plus en plus peur. À la fin, mes yeux, je ne les ouvrais plus.

Bien sûr je me suis endormi. Je ne sais pas comment j'ai fait car les rires, vraiment, étaient assourdissants. Vous ne dites rien, vous comprenez cela : parfois, dans la bataille qu'on s'apprête à perdre, on voudrait s'allonger, perdre ses armes dans les orties, attendre l'ennemi ; on ne se souvient plus très bien des consignes, et ce qu'il en reste a perdu son sens; le front, déjà, a reculé, nous laissant seul. Au dessus de tout ça les étoiles ne s'astreignent plus à des figures connues. Oui, on s'endort, on espère qu'ils nous tueront dans notre sommeil, que ce sera rapide et qu'on ne s'apercevra de rien.

Quand j'ai ouvert les yeux, le soleil était déjà haut. J'avais fait les mêmes rêves que les nuits précédentes, je

suppose, des rêves terribles, et j'avais un peu oublié ce que je faisais là. Je ne me suis pas levé tout de suite, non, et je me suis forcé à ne pas regarder le champ. Je savais déjà, j'avais toujours su, que le travail était à refaire. À quoi cela servirait-il de vérifier ? Je suis resté là, à regarder le ciel, les nuages banals, méditant le devenir des aspirations humaines et frissonnant un peu parce qu'il me manquait un pan de chemise.

Maintenant c'est une histoire que j'ai souvent racontée. La première fois c'était pour le rapport, pour le capitaine, et là je n'ai pas trop parlé des rêves et des déesses surprises. Je ne me souviens plus trop de ce que j'ai écrit ; je n'aime pas trop écrire, il faut être très clair, trouver de belles images, se relire dix fois, surtout les participes passé et les adverbes en *-ment*. Sinon, après, ils font semblant de ne pas comprendre, ils te convoquent dans leur bureau et ils te passent un drôle de savon. Connerie. Je préfère encore le raconter comme ça, de vive voix, la même voix qu'on a pour jouer aux cartes ou acheter des cigarettes. Cette voix-là, elle lisse un peu, elle assagit les démons et les déesses et il ne reste plus que le ciel égal, l'ordinaire du monde, le vent qui s'emmerde dans les sapins comme partout.

Donc j'ai fini par regarder le champ, et j'ai vu, là, oui, qu'*ils* avaient retiré le mien, je crois. Je n'en suis pas sûr parce qu'à la place, dans le champ, partout, *ils* avaient planté toute une armée d'autres drapeaux identiques,

plein de drapeaux, je ne sais pas combien de chemises ils ont déchirées pour fabriquer tout ça. Dans quelle colère ça m'a mis ! Je les ai appelés, tous. J'ai crié de rage. À vrai dire, ce n'était pas qu'on m'ait empêché de finir le job – je commençais de comprendre à quoi j'avais affaire – mais parce que je les entendais rire encore, partout, en me pointant du doigt, en racontant encore la tête que j'ai faite à ceux qui les rejoignaient sur le tard. Tu penses comme j'ai battu les buissons, hein, sans ménager ma peine. J'ai couru dans tous les sens, en faisant volte face, souvent, pour en surprendre un. Le vent soufflait maussade et me trouvait ennuyant. Les drapeaux battaient mollement leur piquet comme des méduses échouées à qui le ressac confère encore une illusion de vie. Des heures, j'ai fait ça.

Alors ? Alors rien. Je n'ai rien vu. Je pensais au moins mettre la main sur un gosse, un vieillard un peu lent à s'enfuir, une femme. Non. Alors je me suis tourné vers les taillis où tous avaient dû trouver refuge, et j'ai voulu gueuler un peu, du bien senti, du bien vert. Je me disais : attendez voir, je vais la faire, votre éducation, attendez, je vais vous expliquer votre erreur. Vous sortirez de vos cachettes, vous prononcerez des excuses. Vous me rendrez les drapeaux. Je tracerai cette frontière et vous souffrirez cette partition de votre éternel infini comme vous avez souffert que l'on

baptise vos montagnes, qu'on vérifie l'authenticité de vos saints. Tout cela va se faire et vous me remercierez.

Mais je n'ai rien dit. Je n'ai pas crié. Je suis resté là, épuisé par l'effort que je ne ferai pas, à regarder les spasmes que le vent arrachait aux drapeaux innombrables. J'ai pensé que cela ne servirait à rien, qu'ils devaient se les geler, eux aussi, dans leurs chemises découpées, et que, si je parlais, on allait tous perdre notre temps. Par ailleurs, il recommençait de pleuvoir.

J'ai ramassé le matériel et j'ai marché deux jours, jusqu'à la gare où le train ne m'avait pas attendu. J'ai longé les voies, longtemps, pour ne pas me perdre. En revenant j'ai expliqué au capitaine, on a regardé la carte et on a mis le trait un peu avant, dans une zone d'à-pics difficile d'accès, où personne ne vérifierait. Je ne sais pas, finalement, si les gens d'en face ont réussi, eux, à placer leur frontière dans le champ. J'en doute. Je l'ai dit : autant écrire son nom à la surface de l'eau.

Les montagnes, le grand champ vide, le drapeau : je me demande toujours pourquoi j'ai eu peur. Peut-être je ne vais pas me faire comprendre, parce que j'ai eu peur, oui. C'est quelque chose, une idée que je commençais de concevoir, et dont j'ai longtemps refusé d'apercevoir exactement les contours ; un sentiment qui, certes, s'est atténué depuis, mais je peux vous

assurer qu'il ne m'a jamais quitté. J'en ai parlé, plus tard, avec le Français, mais il a fait semblant de ne pas comprendre. C'était trop grave.

Cette lucidité soudaine dont je n'ai plus pu me défaire et qui, aujourd'hui encore, me fait lever parfois la nuit, je vous la donne : *ils* s'en foutaient. Oui, que je plante ou non le drapeau, les gens dans la montagne ne voyaient pas la différence. La terre resterait une, la pluie sur les arbres, le vent dans les épines. J'aurais pu rester dix jours, refaire et refaire, que cela n'aurait rien changé. On peut dire, bien sûr, qu'*ils* avaient raison, qu'il n'y a rien là d'étonnant, qu'une frontière n'est qu'une ligne invisible, mais quand même, d'ordinaire, malgré tout, les gens respectent ça. Ils en parlent avec grandiloquence, ils font des plans pour la passer la nuit. Ils meurent parfois pour la faire avancer de cent mètres. Ils la prennent au sérieux. *Eux*, non.

Pourquoi, alors, m'empêcher de finir ? Je me suis forcé de croire qu'on s'était payé ma tête, rien de plus, et c'est ce que d'abord j'ai répété partout. Un jeu, oui. N'est-ce pas vrai que dans ces pays-là, on s'amuse d'un rien ? Mais la vérité, c'est qu'*ils* m'avaient repéré, qu'*ils* m'avaient choisi, et que tout ne fut jamais que la mise en scène joliment arrangée d'un avertissement : il était évident qu'après je raconterais l'affaire au capitaine, aux gens d'en bas, à tout le monde, et que dans l'esprit de tout le monde l'idée naîtrait, terrible, inexpugnable

et progressant très vite, que nos sociétés ne sont que lignes invisibles, symboles vides, lambeaux arrachés aux chemises et se défaisant dans le vent aussitôt que nous en prendrons conscience, et que tous nos efforts étaient très drôles.

J'ai rapporté l'affaire, c'est vrai. Peut-être j'ai mal fait. Le message, maintenant, va son chemin. L'idée se transmet. Je lis les journaux, tous les jours, et j'attends les signes, les premiers craquements, les fissures qu'elle commencera d'ouvrir, à un certain stade. Je fume avec vous. Je joue aux cartes. Je regarde les serveuses. La civilisation va s'effondrer et j'essaie d'oublier que j'en suis responsable. »

* * *

II

Puis ce fut le tour du vieux Joseph Sphrantzès, le père de ce Sphrantzès qui n'est jamais revenu d'Amérique et dont la promesse se lave toujours les seins à l'eau froide pour qu'ils restent fermes, si jamais son fiancée revenait.

« L'hiver avait été très doux, trop ; du coup il avait plu tout avril. Une pluie, mon Dieu, comme on n'en connaît plus aujourd'hui, comme on n'en a plus connu passé 18.. , l'année qui précéda la guerre. En ce temps-là, souvenez-vous, on ne serait pas sorti, on n'aurait même pas ouvert la porte car la pluie amenait les visiteurs étrangers, ceux qui attendent que nous n'y puissions plus rien voir pour se présenter à nous et demander en gage des mèches de cheveux. D'ailleurs,

quand il pleuvait ainsi les malades refusaient de mourir, ils se cramponnaient au lit en demandant si l'averse se calmait, et quand on leur disait que non, ils se forçaient encore un peu, craignant, s'ils la rendaient, que leur âme ne s'égaré et se noie. Moi ça me rendait fou, exactement.

Le chef de section avait à charge de tracer la frontière avec l'autre pays, au Nord. Vous n'ignorez pas qu'en ce temps là, l'affaire était pleine d'épines. Les gars du Nord faisaient des problèmes, ils prenaient Paris et Londres à témoins, ils députaient à tort et à travers : on n'en s'en sortait pas. Ça pouvait prendre des années – vous vous souvenez de l'incident, près de Doiran, qu'on a fini par régler à pile ou face parce que tout le monde avait des idées, mais que personne n'aurait su dire quel coté était à qui.

L'enjeu était de délimiter où finissait notre pays, où commençait le leur. Je pourrais pas dire si on comprend bien ça aujourd'hui, parce que ça paraît si simple et on ne voit pas trop comment ça se compliquerait. Et puis ça semblait si impérieux, à l'époque, si salutaire, et on nous le répétait, à la ville, on nous tapait dans le dos et on était des sortes de héros ; alors on finissait par y croire et, à chaque départ, on s'imaginait vite de retour, les cafés chics, les rubans d'honneur, les coupe-files dans les bordels. Mais une fois sur place, ça ne prenait presque jamais. Jusque là on avait fait semblant de ne

pas savoir, à cause de l'occupant qui était partout, qui ne partageait rien, qui rendait la question sans objet et dont on regretterait presque qu'il soit parti. Maintenant fallait, comme ils disaient, *composer*. Nous, la frontière, les gens du Nord : on est chez les uns puis on est chez les autres, comme ça, d'un coup. Nos ambassadeurs à Paris, à Londres, en parlent dans les salons comme si c'était tout naturel et qu'il n'y avait eu qu'à suivre l'instinct, comme les parts que Dieu prédécoupa sur les melons. C'est qu'on leur a dit : messieurs, ça a été facile ! Ils le croient. Mais nous, pendant ce temps-là, sous la pluie inépuisable, on essaie encore, on fait des plans, on fait des manières, comme ces messieurs, pour croire nous aussi au mensonge et lui donner un peu de consistance, du coup.

L'idée est venue de la capitale – même si le chef de section a voulu faire croire qu'il l'avait eue tout seul. C'est vrai que, comme ça, sur le papier, ça avait de la gueule et ça paraissait tout simple. Le tout simple, disait le chef de section, c'était la marque des grandes idées. Il aimait bien parler des grandes idées ; moi, je crois qu'il ne comprenait pas les petites – et, en ce temps-là, tout le monde était comme lui. Voilà : on allait remonter vers le Nord et à chaque personne que l'on rencontrerait on demanderait en grec *le temps qu'il fait*, dans un bon grec très pur et bien articulé ; quand personne ne nous comprendrait plus, eh bien, c'est là

qu'on planterait la frontière. Ce serait une *unité linguistique* – c'était le nom. Notre pays, ça voulait dire, finirait là où on ne parle plus notre langue.

Attention, il fallait être précis, trouver l'endroit exact ! Si nous placions trop tôt la frontière, ce que nous retranchions au territoire national ne pourrait être récupéré qu'au prix de guerres terribles, sanglantes à profusion comme on commençait de le savoir faire à cette époque. Au contraire – et c'est ce que je redoutais le plus – si, par quelque manœuvre habile de l'ennemi, on nous laissait par trop avancer, placer trop loin la frontière, eh bien, quelle occasion cela ne donnerait-il pas à ceux d'en face d'en référer à Paris et à Londres, de s'en plaindre aux messieurs dans les salons, et de nous tomber dessus avec la bénédiction de l'Europe entière et ce frais claquement propre au drapeau des causes justes.

Là dessus j'ai retiré l'ordre de mission et je suis parti. Avec moi j'avais Photis Kaloyannis et Socratès Néro, mais le premier est resté à Salonique à cause des femmes et le second devenait un peu fou à l'époque, à cause de la pluie, je crois, car il était des îles et n'avait pas l'habitude. Aussi ne m'a-t-il pas été d'un grand secours.

On a pris le train, donc, Socratès Néro et moi, jusqu'au dernier arrêt. C'était très long. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de l'*unité linguistique* et il m'a

répondu que c'était bien meilleur depuis qu'on la servait avec des bretzels, comme l'avait demandé le roi Georges. Je lui ai donné des cigarettes mais il m'a répondu qu'il devait arrêter de fumer, paraît que ça donne des maladies. Un fou, je vous dis.

Quand nous sommes arrivés à la dernière gare, nous étions seuls dans le train, et la gare était déserte aussi, personne, pas même un gamin qui pût nous servir de guide. La clef pour les toilettes était posée sur le rebord de la fenêtre, à coté du registre qu'on avait calé sous une tuile pour qu'il ne prenne pas l'eau. Je me suis demandé, histoire un peu de commencer l'enquête, s'il ne portait pas, par hasard, quelques noms barbares, déjà, qui promettaient la frontière proche et qu'on n'aurait pas à marcher beaucoup. Le registre était vide. J'ai demandé au conducteur combien de temps il allait rester ici et il m'a répondu qu'il ne savait pas, mais que le gars qui chargeait le charbon avait sauté en route et, s'il ne trouvait personne pour le remplacer, qu'il allait devoir relire les philosophes parce que, décidément, le sens de sa vie lui échappait.

Plus loin, sur les premières collines, on apercevait les escarpements gris d'un de ces villages du Nord sans charme aucun, survivant opiniâtrement aux âges barbares qui les ont vu fonder. Le chemin, qu'il fallait sans cesse retrouver dans les ronces, y montait

péniblement, par d'inutiles lacets, tant qu'on aurait cru qu'il renâclait à nous y conduire – qu'il s'efforçait de revenir sur lui-même, en fait, comme s'il tenait à cœur de nous raccompagner à notre monde, merci au revoir, et qu'on en reste là.

Nous avons marché longtemps sans rencontrer personne, fors les chiens qui vinrent à notre rencontre passé le dernier tournant et jusqu'à la fin nous suivirent silencieusement, plus tristes que la mort, un je-ne-sais-quoi de résigné dans le regard, pareils aux dolents des pardons. Dans le village toutes les fenêtres étaient closes, la fontaine coulait solitaire dans la grande vasque sur la place, et les ateliers vides aussi. Un spectacle lugubre, je dis à Socratès Néro. Il pleuvait de plus en plus fort et nous grelottions en frappant de porte en porte, mais personne ne nous ouvrit. Les chiens nous suivaient toujours sans rien dire. Quand j'essayai de les chasser, ils s'assirent derrière nous, indifférents aux pierres et aux menaces, et nous fixèrent avec une immense compassion.

Au moment où je me suis dit : bien, nous allons forcer une porte, n'importe laquelle, mettre le feu à quelque chose, et on verra s'ils sortent, eh bien, à ce moment-là, nous avons vu un petit garçon traverser la rue et venir vers nous. Il devait avoir huit ou dix ans et portait l'épaisse chemise des bergers d'ici, qu'on rapièce en prélevant sur les manches. Il ruisselait, bien sûr, mais

semblait ne pas s'en rendre compte tant était grand le désemparement dans lequel, on voyait bien, notre présence l'avait jeté. Il resta là, pas plus avant que les chiens, à nous regarder les yeux écarquillés de surprise, presque effrayé de la soudaine extension de l'humanité que nous représentions et dont on ne pourrait plus devant lui réfuter l'existence. Nous n'osâmes bouger, d'abord ; nous le regardions aussi, et la pluie diluvienne me rappelait ce moment où, sous une pluie semblable, les bêtes les plus étrangères les unes aux autres durent se rassembler dans une même arche pour échapper à la destruction du monde, et sans doute se regardaient-elles ainsi.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes debout, immobiles et silencieux. L'averse, assourdissante sur les tuiles du village, renvoyait chacun à ses propres pensées. Je tendis une cigarette au gamin mais il n'osa pas la prendre et elle s'émietta dans le déluge. Il recula d'un pas. Nous attendîmes encore. Personne ne l'appela ou ne vint le rejoindre, personne qui ne vienne le reprendre d'avoir ainsi fixé deux inconnus dans une ruelle sombre, c'est-à-dire d'avoir reconnu la possibilité, quelque part, d'un au-delà de ce village, et non pas, comme les autres, d'avoir regardé ailleurs, le mur, le ciel gris, les tuiles luisantes, en espérant que nous nous résorbions dans l'épaisseur de leur rêve, où ils seraient loïsibles de nous oublier. Je

cherchais quoi dire, c'est vrai ; je ne trouvais rien de bien valable. J'allais me résoudre, je ne sais, à lui jeter des pierres comme pour les chiens, quand Socratès Néro lâcha un pet sonore.

Ça nous sauva. Tous surpris de voir ainsi brisée l'étrange solennité de l'instant, nous sourîmes, l'enfant compris. C'était comme une excuse, là, sous la pluie, comme si les dieux qui président aux affaires humaines nous tapaient sur l'épaule. Je lançai, un peu enhardi, en articulant bien, un «quel temps fait-il par ici, mon garçon ?» Il cessa aussitôt de sourire et me regarda bizarrement, l'air plus grave, les sourcils froncés, comme un élève à qui le maître vient de soumettre un problème de baignoire qui fuit, et j'ai eu peur de l'avoir heurté. J'allais me confondre en excuses quand, aussitôt, il éclata d'un rire comme il ne me sera plus donné d'en entendre, le rire des temps anciens qu'on avait oublié chez nous, dont il se souvenait, lui, le visage tourné vers le ciel, les dieux consacrant son hilarité inépuisable, tant qu'il en semblait pleurer et que, pour tout vous dire, il se contint mal et imita Socratès Néro dans l'inconvenance. Tout pareil, bien retentissant. Puis il prit ses jambes à son cou et nous ne le revîmes jamais.

Nous étions bien avancés : était-il muet, ce gosse ? m'avait-il compris, ou devions-nous prendre sa fuite pour un signe mauvais : que déjà, ici, on ne nous

écoutait plus, que c'était déjà l'ailleurs ? Nous dissertâmes longtemps sur la forme de sa bouche – car, observe-t-on, les langues étrangères la déforment souvent. En fait, nous ne conclûmes rien. Après la dernière maison il y avait une grange mal fermée, le sol tout couvert de journaux illisibles et d'anciens reçus de loterie. On s'est allongés dessus et on a dormi tout de suite, dans nos vêtements trempés, l'estomac vide. Les chiens restèrent à l'extérieur.

Une nuit difficile. Le lendemain, il pleuvait toujours, nous avons décidé de pousser plus loin dans les collines, parce que personne ne se montrait et qu'après coup, ce qu'il nous semblait, le gamin de la veille était vraiment sympathique et pétait, nous l'avons établi, comme un vrai Grec. Nous avons marché dans la campagne, en cherchant les chemins ; le mauvais temps nous rendait maussades et nous avançons sans trop parler. Le premier type sur qui on est tombés était sur la colline d'en face, assis au bord du ravin, les jambes ballant dans le vide, comme s'il allait sauter dedans. C'était un très vieil homme avec un long fusil du siècle dernier ; il tira en l'air dès qu'il nous aperçut et nous adressa des gestes hostiles. Quand je fis mine d'aller dans sa direction, il nous épaula et siffla très fort, plus fort que la pluie et que le grondement du torrent qui s'était formé dans le ravin. Bon. On allait reprendre la route mais Socratès Néro me retint en expliquant que le

vieillard au bord du ravin était, croyait-il, une sorte de philosophe aussi, qu'on ne pouvait pas trop vite le condamner parce que la philosophie, tu sais, ça rend suspicieux, et qu'on allait attendre un peu pour voir s'il ne finissait pas par venir. Nous avons attendu un peu, debout sur le chemin, et quand j'ai allumé une cigarette le vieillard en face en a fait autant. J'ai fait remarquer à Socratès Néro que les philosophes ne fumaient pas et Socratès Néro m'a répondu que j'étais mal informé, que certains d'entre eux, même, lisaient l'avenir dans la fumée, et que ça les aidait bien dans leur métier, ça, de savoir l'avenir. De temps en temps, je faisais mine d'approcher mais le vieillard en face sifflait très fort, toujours le même air, à pleins poumons, et c'était assez beau, en fait ; et peut-être aussi que ça disait notre avenir, celui qu'il avait vu dans la fumée, auquel cas j'aurais voulu en savoir davantage. Mais en même temps il nous épaulait et je n'osais pas. Au bout d'un moment, les mains en porte-voix, je hurlai dans sa direction : «Hé là, *kyrie, kyrie*, quel temps fait-il ?» Le type nous regarda bizarrement. Il fit tout un tas de gestes étranges, poings brandis, bras levés, gesticulations de sacrificateur, et Socratès Néro me souffla que, décidément, quand ils voulaient, ces gens-là avaient de la gueule. Puis le type se leva et disparut dans les broussailles. Nous allâmes notre chemin, nous

aussi, car il était bien évident que notre homme sifflait encore comme un Grec.

Puis nous rencontrâmes des femmes. Il y en avait une dizaine qui marchaient dans notre direction en portant de grands paquets informes et d'encombrantes barquettes d'osier, toutes vides, sur le dos. Les plus jeunes fermaient la marche et se précipitaient pour ramasser les paquets et les barquettes que leurs aînées avaient laissé échapper ; elles en ôtaient la boue méticuleusement, avec de larges brosses qu'elles portaient autour du cou, et courraient pour rattraper le convoi. Quand nous nous sommes croisés, je leur ai souhaité le bonjour et, avec une politesse que l'expérience des dernières rencontres mâtinait d'une gravité certaine, je leur ai demandé quel temps il faisait. Elles nous ont regardés avec méfiance sans rien dire et sont passées près de nous en faisant un pas de côté, l'air gêné de passantes apostrophées hors de propos. Sans s'arrêter, l'une d'entre elles se tourna et m'interrogea dans un allemand très rudimentaire sur les raisons que j'avais de m'intéresser à leurs paquets. J'insistai : comprenaient-elles ma langue ? mais les femmes s'éloignaient déjà, et j'entendis maugréer dans le même idiome pénible que je n'avions point à s'intéresser aux paquets leurs, que je pouvions *nicht so schwer* s'en trouver soi-même si ça t'en plaisait d'avoir.

Je n'ai pas abandonné : j'ai marché à coté d'elles en expliquant que je représentais le gouvernement, que j'étais habilité à tout un tas de choses, que je m'en moquais de leurs paquets et de leurs barquettes vides mais qu'il me fallait placer la frontière et surtout ne pas la placer trop loin, sinon la guerre, la guerre terrible, boum badaboum boum, Londres, Paris, le coup de règle sur les doigts, mais enfin est-ce que vous comprenez ça ? Les femmes me dévisageaient du coin de l'œil, mais on sentait que quelque chose, dans l'obscurité de leur morale, interdisait de trop attarder le regard. Les plus jeunes, derrière, riaient, et on devinait bien de qui. Il y eut un murmure rapide à son oreille et la femme qui baragouinait l'allemand sortit du groupe, marcha à coté de moi et me demanda – je compris qu'elle essayait d'être polie – si je ne désirons point, hasardement, acheter paquets. Elles me montra les gamines derrière et précisa que je *pouva* en garder une si je *voula*. Les filles derrière parurent ravies et battirent des mains. Je leur dis que non, merci, je ne voulais pas, mais si elles pouvaient me dire quel temps il faisait, alors là, ça me dépannerait. La femme haussa les épaules et elle rejoignit le groupe qui continuait de palabrer à voix basse. Lassés de nous, estimant sans doute que leur immuable migration ne souffrait pas qu'on la trouble davantage, leurs grands dos courbés s'éloignèrent sur la route et ne se retournèrent plus

jusqu'à ce que l'horizon les ait réintégrés en son sein.

Je n'avais plus rien de sec pour essuyer mes lunettes, y voir plus clair sur la situation présente et l'unité linguistique ; je me retournai pour demander à Socratès Néro et me rendis compte alors qu'une des jeunes ramasseuses s'était arrêtée pour rester avec nous. Elle ouvrait et fermait la bouche sans rien dire, comme si elle cherchait à se souvenir de mots anciens, vaguement entendus dans le brouhaha des grands marchés, et elle en passait les débris en revue, les roulant sur sa langue pour voir ce qu'il en restait. Elle ne trouva rien et la déception qu'elle ne put cacher me toucha. Il y eut une seconde d'hésitation, où Socratès Néro et moi, on se regarda sans trop savoir quoi faire. La jeune fille restait sur la route, un peu gauche, et là, sous la pluie battante, elle commença de se déshabiller. Sa robe trempée glissa dans la gadoue et son corps pâle s'offrit à l'averse, petite silhouette de cire grelottante que les intempéries promettaient de raviner comme elles le faisaient du paysage d'ici, mais qui ne fit aucun geste pour s'en protéger. Ses cheveux défaits lui collaient sur le visage et elle reniflait bruyamment, sans oser lever les yeux, attendant je-ne-sais-quoi de nous, et je sus aussitôt que j'emporterais cette image dans la tombe. Seigneur, quelle pluie ! J'allais la recouvrir avec mon manteau quand Socratès Néro lui lança des mottes de terre et elle s'enfuit sur la route, nue comme une photographie de

baigneuse, en poussant de petits piaillements adorables. Nous nous concertâmes, Socratès Néro et moi, et la conclusion nous vint que la frontière devait être encore un peu plus loin, parce que ces femmes étaient butées comme les femmes de chez nous, et qu'il n'y avait pas là matière à débattre.

Nous avons continué, fatigués et prêts à planter la frontière dès qu'un étranger avéré nous inviterait à le faire. Après le coup des femmes, nous désespérions, et je commençais d'être inquiet : n'avions-nous pas déjà beaucoup trop avancé ? Paris, Londres, leurs airs outrés, les collines encombrées d'escadrons à la conscience propre : je voyais tout ça. La nuit, de nouveau, allait tomber, et la pluie n'avait pas faibli ; il fallait une preuve décisive, et vite. Le bruit d'un cheval au galop nous fit nous retourner et nous aperçûmes, suivant cette fois le même chemin que nous, un cavalier qui venait dans notre direction. Quels espoirs n'avons-nous pas nourris alors ! Je lui ai fait signe autant que j'ai pu, et j'ai chanté aussi – ça peut paraître ridicule mais je voulais des preuves indubitables – j'ai chanté l'hymne national, le tout nouveau, comme ça, pour voir. J'ai fait signe à Socratès Néro de préparer les instruments de mesure, les porte-cartes, les porte-mine de précision. Mais le cavalier nous a dépassés sans faire mine seulement de nous voir, tout à faire tourner son sabre

dans les airs en poussant des cris aiguës. Dans le fossé où nous nous étions jetés, nous le regardâmes partir avec amertume, car il n'y avait qu'un cavalier grec pour ne pas reconnaître l'hymne national et faire si bien tournoyer son sabre – nos gars, avant la guerre, s'exerçaient beaucoup à cela.

Là, ça semblait bien foutu. Socratès Néro s'était assis dans le fossé pour chercher des brins de tabac dans son mouchoir, et je voyais bien qu'il commençait de se détacher de tout ; je le sentais venir, il ne disait plus rien et il souriait, et même que ça m'énervait particulièrement parce que j'avais besoin de ses conseils, au moins qu'il m'assure que notre pays prenait bien fin quelque part, qu'il y avait bien une frontière à tracer, juste pour le principe, parce que n'existe que ce qui tient entre ses limites, de belles limites bien tracées, et que le royaume de chez nous avait grand besoin d'exister. Mais il me regardait et regardait les collines et il se gardait bien, le lâche, de l'ouvrir. Et cette pluie, là, inépuisable, partout, presque biblique... J'ai dit : on va marcher un peu, tiens, de toute façon il va faire nuit encore, une petite heure de route, là, jusqu'au col, et on fait demi-tour. Socratès Néro ne bougeait pas et ça ne me plaisait pas, à moi qui suis censé diriger la mission, et je me fiche pas mal de son for intérieur. J'ai insisté : hé, Socratès, tu crois que le Français, lui, il se serait assis là, comme toi, opiniâtre

comme il était ? Et toi tu prétends faire le même métier que lui ? Tu n'as donc aucune fierté ? Nous sommes repartis.

Au col, là où le chemin devient une vraie route, on a trouvé un type avec une brouette de gravier en train de combler les ornières. Quand il nous a vus, il a posé sa pelle et nous a souhaité le bonjour, s'est présenté, s'est enquis de savoir si nous avions mangé et nous a fort aimablement invités à nous reposer dans sa maison, pas loin d'ici, où sa femme préparait du *saghanakí* à la façon de Malia, qu'elle ne ratait jamais. Tout de suite, bien sûr, j'ai été sur mes gardes. Sans s'arrêter, dans le grec le plus pur, tout-à-fait coulant, spontané comme vous et moi, avec un léger accent de Corinthe, il parla du roi, qu'il respectait beaucoup, du drapeau, tout pareil, et que son grand-père avait fait la Révolution de 1830. Ne fallait-il pas respecter les aïeux ? Que la pluie, mes chers amis, n'efface pas le souvenir de nos héros glorieux !

Socratès Néro et moi, on a échangé des regards. L'homme commençait de réciter les poèmes de Stavros Nicomaquis sur les champs d'honneur des martyrs où, le sein blanc sous la cartouchière, les femmes grecques prononcent clandestinement des serments terribles. À ce moment-là, le piège était éventé et Socratès Néro a sorti les instruments de mesure. Quand l'homme nous a demandé des nouvelles de la capitale, s'il y pleuvait

autant qu'ici, la colère m'a pris et j'ai renversé la brouette sur la route. Avec les quelques mots de leur langue que j'avais préparés, je lui ai répondu de se mêler de ses affaires, que son petit jeu ne prenait pas mais, au contraire, pourrait avoir de terribles conséquences diplomatiques s'il nous plaisait d'adresser un formulaire de plainte à sa représentation consulaire la plus proche. Et, par Dieu, qu'il arrête de faire cette tête-là !

Et nous avons pris le point devant lui, du boulot soigné, très officiellement, au nom du Roi et de la Nation. Pas plus loin. On a reporté le trait sur la carte et puis on s'est tirés en le laissant de l'autre côté, sous une pluie qui maintenant n'était plus la même que la nôtre, et ne nous concernait plus du tout. »

* * *

III

Ils parlèrent un peu de Socratès Néro, dont l'histoire ne disait plus rien, et ce Socratès Néro a eu une sacrée vie aussi ; beaucoup à raconter à ce sujet, il est devenu presque légendaire mais dans ce genre de légende il est impossible de démêler le vrai du faux et je ne rapporterai pas ce qu'ils en ont dit.

Le vieux Moreas ôta les lunettes qu'il continuait de porter bien qu'il fût devenu aveugle depuis longtemps, et son histoire à lui dut être particulièrement appréciée, parce qu'il avait jadis été beau et que sa voix, après tant d'années, restait pleine de ce charme indéfinissable que tous se figurent être un des plus sûrs dehors de la sagesse : « Vous parlez de la guerre de 18.., mais il y a quelque chose à ce sujet que nous sommes peu à

pouvoir raconter. Oh, ce n'est pas la guerre à proprement parler : nous l'avons tous plus ou moins faite et il n'y a rien là dessus que je pourrais vous apprendre. Non, c'était avant.

Le chargé de secteur n'avait pas vraiment donné de consigne. On avait regardé la carte ensemble, assez longtemps même, mais c'était une carte anglaise et personne n'y comprenait rien. À la fin, avec le doigt, il a dessiné des montagnes, des villes, des routes dans la poussière sur le plancher, et on a fait semblant de nous y retrouver, d'y voir plus clair, parce qu'il était fier et que, franchement, il réussissait assez bien les montagnes. Moi, je venais de commencer et je n'en menais pas large – j'ai toujours été de nature timide. Je me suis dit que ce ne serait pas dur et que je me débrouillerais ; à l'école, après tout, ne m'étais-je pas exercé sur toutes les frontières possibles et inimaginables, les eaux territoriales, les déserts où tous les drapeaux perdent leurs couleurs, la part de Lune que revendiquent les Belges parce qu'ils sont persuadés que c'en est toujours la même portion au dessus d'eux ? Je me flattais d'avoir démêlé – sur le papier du moins – les cas les plus épineux, les délimitations les plus équivoques, les plus subtiles, l'amour et la haine, le rêve et la réalité, l'écheveau des circonscriptions pour les législatives, et mes professeurs, qui connaissaient bien la haine, le rêve et la politique locale, m'avaient

chaudement recommandé au chargé de secteur. Non, je ne me vante pas : ce sont des éléments de contexte.

Dame, j'ai pris la carte ! et j'y suis allé tout seul, très impatient de faire mes preuves. Le Français disait – vous vous souvenez – que c'est le courage d'un seul homme qui faisait tout dans notre métier, et qu'on ne créait pas des nations le crayon à la main. Or j'avais du courage et le crayon qu'on m'avait donné se brisa quand je signai le reçu.

Quand je suis arrivé dans le village, les gens ont été très gentils. Il était déjà très au Nord et ils m'assurèrent de la joie qu'ils éprouvaient qu'on les inclue encore, parce que ce n'était pas évident – parfois, on n'a pas fait tant d'efforts. Ils m'ont fait bon accueil, un bon repas avec le maire, la bénédiction du pope qui cracha trois fois sur mes instruments pour chasser le mauvais œil, les confidences égrillardes de sa maîtresse qui but beaucoup au repas et me prit pour lui à cause que nous fumions la même marque de tabac. Je devais tracer la frontière juste après le puits, à cent mètres à peine de l'église. J'espérais attraper le rapide de dix-sept heures pour finir *Manon Lescaut* avant demain. Après le repas, cependant, comme je m'étais allongé dans l'herbe pour réfléchir un peu – je suis de nature pensive, vous savez – une jeune fille s'approcha de moi, me fixa une bonne minute et éclata en sanglot quand je lui demandai ce que je pouvais faire pour elle.

Je perdis un peu mes moyens, naturellement. Je dus bredouiller les banalités d'usage, qu'il ne fallait pas se mettre dans cet état, que le monde était beau et que les législatives désormais se passeraient très bien, mais je compris vite qu'elle ne m'écoutait pas. Elle me tomba dans les bras : dame, comme je tremblais ! C'est que, indéniablement, ça fait quelque chose. Je la sentais là, toute palpitante, sa petite tête chaude sur mon épaule, et si légère que j'aurais pu l'avoir rêvée.

Elle me raconta, inconsolable, que son grand-père était enterré un peu après le puits, sous un olivier qu'on ne couperait plus jamais, et que son souhait le plus cher, qu'il répétait tout le temps, qu'il avait déposé, même, chez le notaire, son souhait le plus cher, dis-je, c'était d'être enterré dans ce pays, le sien, pas chez les autres d'en face parce que les autres d'en face venaient pisser sur nos tombes et que c'était dégoûtant. Elle hoquetait de désespoir. Je lui demandai pourquoi elle ne déterrait pas son grand-père pour le ramener dans le cimetière derrière l'église. Elle me regarda avec des yeux horrifiés. Je laissai tomber. Je lui demandai si c'était loin du puits où j'étais censé tracer la frontière, elle répondit que non, vraiment, à côté, ça se jouait à quelques mètres ; et elle me désigna vaguement une direction en me prenant la main.

À vrai dire, j'aurais dû m'en tenir aux consignes ; le travail, pour ainsi dire, était tout mâché. Mais l'après

midi était doux, le vent serein des oliveraies caressait la peau de la jeune fille, agitait ses cheveux dans le parfum desquels je croyais reconnaître la fraîcheur des eaux de montagne qui les avaient baignés, mêlée à l'amertume du fruit de la déesse vierge. Elle suggérait, à elle seule, la pleine existence, le possible d'un *immédiat* être-au-monde, l'inanité de toute forme de lutte contre l'oubli, car la vie avec elle ne pouvait être que présent pur et éternel. La tristesse allait si bien à ce visage que je fus tenté de feindre le refus, une minute seulement, et les larmes noieraient une à une les tâches que le soleil avait dessinées sur ses joues, et ses yeux peut-être me regarderaient pleins de cette ombre que font croître sur les herbes d'un jour les oliviers centenaires, et cela serait beau et j'en voudrais mourir. Mais je l'ai suivie, l'esprit plein de promesses que je rêvais de lui faire et que, comme les remerciements d'un tiré des eaux, ma gaucherie de miraculé retint dans ces régions de la gorge où fermentent, pour le reste de l'existence, toutes sortes de mélancolies.

Nous avons traversé le village jusqu'au puits et elle s'est arrêtée pour réfléchir. Je souhaitais qu'elle ne se ressouvienne jamais, que nous puissions tous deux errer encore, liés par une quête dont l'irréremédiable inachèvement nous condamnerait à vivre côte à côte. Elle ne pleurait plus qu'un peu, un bref sanglot de

temps en temps, quelques soupirs qui me mettaient l'âme au bord des lèvres. Nous sommes restés là, immobiles, quelques minutes, puis elle se remit à pleurer franchement et m'expliqua qu'elle ne se souvenait plus très bien, qu'elle était bien petite quand on l'avait enterré, que ce devait être un peu plus loin, sans doute à l'ombre du mur, là-bas, et qu'elle avait honte de me faire perdre mon temps. Je m'agenouillai devant elle et l'assurai que rien de tout cela n'était grave, qu'on allait poser la frontière après le mur, là-bas, et que, vraiment, son grand-père et moi avions tout notre temps. J'osai saisir sa main et je la baisai. Elle ne s'y opposa pas.

Arrivés près du petit mur, nous avons cherché un peu, je ne sais pas quoi spécialement. Le mur était ancien et de grosses pierres avaient roulé dans le ravin où je descendis voir si on n'y avait pas gravé quelques indications. Elle me regarda faire. Bien sûr, nous ne trouvâmes rien. Elle me dit qu'elle se souvenait de pierres, un grand nombre de pierres, et qu'il y avait un arbre à côté. Je regardai le village : nous avions à peine fait deux cent mètres et je pouvais m'autoriser encore cet à peu près puisque les diplomates qui président aux destins de nos nations n'avaient pas la vue si fine, et d'ailleurs leurs cartes étaient aussi mauvaises que les nôtres. Il faudrait veiller, cependant, à ne pas aller trop loin. Comme si elle eût deviné mes préoccupations, la

jeune fille poussa un long soupir, ses yeux humides cherchant les miens, et elle reniflait. Je lui dis qu'on allait avancer un peu sur le chemin, voir si quelque détail utile ne lui revenait pas à l'esprit. Elle sauta de joie et se mit aussitôt en marche, à coté de moi, puis devant, puis de plus en plus vite, et bientôt je dus presser moi-même le pas car elle atteignait le sommet de la première colline et je craignais qu'elle ne s'évanouisse dans l'oliveraie comme une femme sauvage.

Je la rattrapai pourtant, le souffle coupé par l'effort, et la trouvai furetant partout sous les arbres, ramassant les feuilles tombées et les écrasant entre ses doigts comme si, imprégnées de l'odeur de la mort, elles eussent trahi la proximité de l'ancêtre. Pas un instant je ne pensai à lui faire un reproche : sa peine et ses efforts étaient sincères, je crois ; elle avait ôté son foulard et retroussé sa robe en la nouant sur la cuisse, laissant voir ses jambes robustes de paysanne, griffées par les échardes des pressoirs. J'ai regardé ça. Elle levait la tête de temps en temps dans ma direction et son front brillait d'une légère sueur dont je savourais presque le sel. Je finis par la rejoindre et examiner les feuilles, moi aussi, avec la plus grande attention, et je ne faisais pas semblant.

L'après-midi toucha à sa fin et, quelque part au fond de la vallée, le rapide de dix-sept heures s'ébranla vers

la sous-préfecture. Nous avons dépassé le col, la pente nous entraînait Dieu sait où et je me demandais s'il me serait encore possible, plus tard, d'accuser l'imprécision de la carte. La jeune fille revint vers moi et s'excusa, il était bien tard, bien sûr que le village était loin, que son pauvre grand-père avait combattu le Turc, le Bulgare et le Serbe, et parfois les trois à la fois, et bien sûr que tout ça ne se faisait pas en plein milieu du village, mais qu'il ne méritait peut-être pas tous ces efforts. Je pouvais repartir maintenant, si je voulais, m'en tenir là, j'avais déjà assez fait, mais elle, elle allait continuer toute seule, et tant pis si elle dormait toute seule sous un olivier ; elle ôterait sa jupe et s'enroulerait dedans comme dans une couverture ; elle n'avait presque pas peur. J'étais embêté, dame ! Je commençais de sentir l'affaire, le chargé de secteur qui demanderait des comptes, les problèmes. Mais la perspective de la laisser seule dans la nuit me serrait le cœur, et peut-être aussi la vision de cette jupe qu'elle enlève, son petit rire quand elle fait ça, «oh, vous m'avez tellement aidée !» et son souffle innocent dans mon cou quand elle dort. Mon cœur n'était qu'une braise rougeoyante, prête à me tomber de la poitrine, à traverser le sol jusqu'au noyau de la Terre, et tout péterait. Aujourd'hui encore, chaque fois que je raconte ça, je dois changer de chemise.

Voyant que je ne répondais rien, elle continua sur le chemin, tournant le dos au village, et nous commençâmes à descendre la colline. C'était l'heure où, le soleil passant l'horizon, la terre rayonne maintenant son spectre propre, inexplicable, dans lequel les oliviers bleuissent et disparaissent ; c'était un autre monde qu'aujourd'hui, il y avait encore des étoiles et les songes trouvaient dans leur pâleur vacillante un inépuisable fortifiant ; il y avait encore des jeunes filles marchant la nuit dans les collines ; il y avait encore l'odeur de leur cheveux devant vous, que vous ne voyez plus mais qui prennent, pour les jeunes gens d'alors, toutes les apparences du destin. Tout cela, quoiqu'on en dise, a passé.

On ne pouvait plus rien voir, mais nous ne nous sommes pas arrêtés. Je lui ai dit que je la trouvais belle. Elle a parlé de ce grand-père, qu'il serait tellement content quand on en aurait fini, que la terre de la patrie est légère à ses héros, que j'étais une sorte de héros moi-même – comme elle les imaginait du moins, quand on lui racontait ce genre d'histoires. Je lui ai murmuré des mots très tendres, que je disais pour la première fois. Elle a parlé des exploits que le grand-père et moi-même accomplissions si facilement ; à n'en pas douter, nous aurions été très proches : le même bois, comme on dit. Je lui ai demandé si elle accepterait de se marier avec moi. Elle a dit qu'on allait tracer la frontière juste après,

très près d'ici, sûrement pas plus loin que la rivière parce que les gens d'ici ne la traversaient jamais.

Je ne sais pas combien de temps je l'ai suivie. Longtemps. Cette histoire, j'y ai repensé souvent : c'était mes débuts. J'ai connu l'aventure, la vraie, plus tard, et la guerre aussi – je pourrais vous parler du sacrifice, du miracle, du sublime, tout ce qu'un vieillard doit pouvoir raconter sous peine de n'avoir pas vraiment vécu. J'ai vraiment vécu. Chose curieuse, cependant : cette promenade, cette nuit, elle me reste comme le souvenir d'une de ces maladies d'enfance, une fièvre ancienne que vous hésitez à compter pour une expérience de plus, car ceux qui vous félicitent d'avoir guéri finalement semblent mentir ; il manque en vous des pans entiers, et vous ne sauriez dire exactement ce qu'on vous a enlevé cette nuit-là.

Quand elle m'avertit qu'on était arrivés, que c'était le bon endroit, nous avons de beaucoup dépassé la rivière. Elle a récité, je crois, une prière d'enfant, quelque chose pour les Pâques mais ce devait être la seule qu'elle connaissait. Puis elle s'est allongée dans l'herbe et elle s'est endormie. Moi, j'ai compris qu'on avait beaucoup marché, j'ai sorti les instruments et j'ai pris un nouveau point, à la vieille manière, avec les étoiles. Quand j'en eus fini, je l'ai réveillée et nous

sommes rentrés au village. C'était loin. On est arrivés au petit jour.

Si je l'ai revue ? Non. J'ai pris le premier train pour la sous-préfecture. J'ai rendu la carte avec le nouveau tracé de la frontière et j'ai attendu qu'on me fasse des reproches, mais personne ne m'en a fait, personne n'est revenu m'en parler. Ils sont tous repartis à leurs occupations, cette carte, d'autres cartes, d'autres cartes encore avec des marques compliquées au crayon, et ils m'ont oublié aussitôt.

Souvent, je pense à elle. Je me dis qu'elle va déposer des fleurs, des cailloux brillants et des pièces de monnaie là où est enterré le grand-père, et sans doute elle reste un peu discuter avec les garde-frontières ; ils la font rire et elle dénoue ses cheveux, et quand elle se penche pour déposer les fleurs, les cailloux, les pièces de monnaie, alors son chemisier baille et ils voient des choses. Cette pensée m'est toujours douloureuse. Sans doute, une fois qu'elle est partie, ils volent les pièces de monnaie.

Quant à la frontière, dame ! elle était beaucoup trop au Nord. Les gens du Nord ont mis un peu de temps à s'en rendre compte. Puis ils nous ont déclaré la guerre. On n'en parlera pas – c'est ce qu'on avait dit. Ça fatigue tout le monde, tout le monde, de revenir dessus. »

* * *

IV

Restait le plus vieux de tous, le vénérable Manoulis, dont on disait qu'il avait connu le roi Othon du temps qu'il était encore par chez nous. À deux pas d'ici, de l'autre coté de la montagne, les Manoulis de Pessalion descendent de lui : le grand chauve qui a acheté l'hôtel sur la place, le secrétaire de la capitainerie, et celui qui revenait de l'Université, souvenez-vous, et qui s'est fait ermite parce que sa femme ne voulait pas comprendre ses poèmes. C'était l'année avant sa mort et il n'entendait presque plus ; il se tenait assis très raide contre la chaise, maigre comme un saint, dans sa flanelle du siècle dernier, et il ne touchait pas au café. On l'entendait peu, d'ordinaire ; le silence du grand Après lui courait déjà dans les veines. Cependant, ce

soir-là, quand ils eurent chacun raconté leur histoire, quand ils se furent tous tus, on comprit qu'il allait parler. Et il parla, sans trop se souvenir exactement qui étaient ces gens avec lui dans la pièce, en s'arrêtant souvent pour reprendre son souffle et toucher sa médaille de baptême à cause des fantômes, nombreux autour de lui à l'écouter et à l'attendre.

« Cette fois-là, les directeurs m'ont dit : Manoulis, les soldats ont remporté une grande victoire. L'ennemi a tout abandonné, les blessés et tout, et sur place. Une grande victoire, oh là. Nos généraux ont triomphé parce qu'ils sont patients et sagaces, nos soldats par leur courage et leur abnégation. Hourra pour eux. On n'a perdu presque personne, une poignée, quelques centaines, et à ceux-là les saints sont en train de faire visiter les Champs Élysées et d'offrir du tabac anglais. Bonne chance à eux. Le point négatif est que la frontière, maintenant, ne vaut plus rien, qu'il faut tout reprendre et mesurer le terrain conquis. Une belle victoire, oh là, c'est très excitant à mesurer. Qu'est-ce que vous faites encore ici ?

Car ils m'ont donné pas mal de monde pour ça : Kavrayannis, Eusèbios le Bègue, Costas Galliko Stampas et son frère Alexandros, deux gamins à qui le Français venait d'apprendre les rudiments de la profession et qui gardaient quelque chose de lui dans leur regard. Dans le train on a parlé du métier, comme

ici, des Anciens qui nous avaient tout appris, du collègue que les Bulgares avaient pris pour lui arracher les yeux, d'un autre que les villageois avaient fait boire jusqu'à ce qu'il eût oublié le pourquoi de sa visite. Il y avait plein d'histoires en ce temps-là, c'était un métier dangereux. On avait l'impression, à dire le vrai, que personne ne voulait de ces frontières, ni l'ennemi, ni les nôtres, ni la terre elle-même dont on sentait bien qu'elle se moquait de nous. À peine en avait-on placé une qu'il fallait la replacer ailleurs, la décaler de quelques montagnes, la réexpliquer à tout le monde sachant bien que le bouleversement du monde allait reprendre sous peu et qu'il faudrait recommencer, comme si l'on avait voulu passer un collier à une femme endormie alors que, dans son sommeil, elle se retourne sans cesse.

Quand le train est entré dans la gare on a compris que les informations des directeurs étaient très incomplètes, car la bataille n'était pas du tout terminée. Le premier obus est tombé sur la locomotive et j'ai été projeté par la fenêtre. Eusèbios a été tué tout de suite. Les frères Stampas m'ont traîné dans le fossé et j'étais trop assommé pour comprendre ce qu'ils me criaient, mais ça avait l'air très pressant. Kavrayannis, lui, il a disparu aux premiers coups de feu dans notre direction et à l'heure qu'il est je suis certain qu'il court encore. Il doit être tout éclaboussé par Eusèbios, comme nous l'étions : si vous le croisez vous le reconnaîtrez facilement.

Quand tout le monde autour a commencé de nous tirer dessus j'ai demandé aux Stampas de parler moins fort et on a décidé de courir jusqu'à la gare elle-même, parce qu'on voyait un capitaine de chez nous faire des signes à notre intention. On ne l'a pas fait parce qu'un nouvel obus est tombé et qu'elle a explosé elle aussi, la gare, avec tous ceux qui étaient dedans. Alors on s'est terrés au fond du fossé, la tête entre les mains pour que les cris, partout, ne nous parviennent plus. Un sacré bordel, oui, quand j'y repense. Puis ceux qui nous tiraient dessus se sont lassés et nous avons pu sortir enfin.

Nous avons marché vers la tente des généraux où nous devions nous faire expliquer le terrain. Tout un tas de soldats avec des uniformes différents courraient autour de nous et nous apostrophaient dans toutes les langues de la terre. Nous ne comprenions rien. Parfois, ils nous épaulaient et il fallait se baisser pendant qu'ils essayaient mollement de nous toucher, et nous ne savions jamais quoi leur dire parce qu'après tout, ils faisaient leur boulot comme nous, et que tout cela n'était la faute de personne. Un dragon désarçonné a beaucoup insisté pour qu'on criât : *vive l'Empereur !* mais nous ne pouvions pas dire de quel empereur il était question et les Stampas ont dû le désarmer parce qu'il faisait de grands mouvements de sabre devant nous en roulant des yeux terribles. Un Anglais jouait de

la cornemuse au milieu de tout ça et nous lui avons demandé poliment la tente des généraux ; il nous a poliment orientés en ajoutant que ce pays était merveilleux et que nous avions beaucoup de chance.

Dans la tente il restait un général mort et un autre qui tâchait de parfaire un nœud coulant, debout sur un tabouret. Nous nous sommes présentés au rapport et nous avons réexpliqué trois fois qui nous étions et ce que les directeurs nous avaient demandé de faire. Le pauvre avait l'air fatigué. De temps en temps une estafette traversait la tente au pas de course et déposait une pile de demandes de mutation sur la table. Dehors, une voix aiguë réclamait de l'eau. Le nœud coulant était d'un genre compliqué. On n'a pas insisté.

J'étais sur le point de renoncer, mais les frères Stampas ont fait chacun leur tour un discours sur le courage, sur la grande âme de la nation qui nous regardait, sur nos mères dont les vieux jours ne se nourrissaient plus que de la gloire des exploits que nous accomplirions. Je n'ai pas osé les contredire. Ils m'ont tapé sur le dos et on a allumé des cigarettes pour fêter ça.

La bataille continuait autour de nous, tout aussi acharnée qu'à ses débuts. Des types promenaient des drapeaux incroyables, débordant d'aigles à deux ou trois têtes, de lions assis, de lions debout, de serpents entremêlés sur fond de soleil couchant, et ils les

agitaient au petit bonheur en exhortant tous les participants à ne pas faire de quartiers. De temps en temps quelqu'un criait : « Les *uhlans* ! » et tout le monde de jeter à bas le drapeau et de s'allonger sur le sol dans une posture de mort très convaincante. Mais les uhlans n'arrivaient jamais et ils finissaient par se lever prudemment et ramassaient les aigles, les lions dans les fondrières en regardant tout autour avec suspicion. Là dessus, aussi, le reste, le tout-venant des guerres modernes, le sifflement des 75 au moment de péter, les lance-mines, les fusées éclairantes qui vous partent dans les jambes et jettent sur le baroud d'honneur de la faune héraldique des lueurs crépusculaires et prophétiques. Tout ça s'est bien gravé là, dans les eaux profondes de l'esprit ; ça n'y dort que d'un œil, ça surveille toutes mes autres pensées et ça les trouve marrantes.

Et nous étions là, un peu embarrassés, comme des cousins lointains que personne ne se souvient avoir invités et qui tournent autour du buffet sans trop bien savoir en l'honneur de qui on donne la fête. Tout le monde autour de nous semblait prendre l'affaire très au sérieux, ils se concentraient sur leur cible, ils effectuaient leur manœuvre avec application en plissant les sourcils et en tirant la langue. Les frères Stampas et moi, on ne savait pas trop comment se tenir. On

découvrait. On en a choisi un qui avait l'air pas trop perdu et on lui a demandé où il fallait tracer la nouvelle frontière. C'était un officier et il a regardé sa carte en se grattant la tête. Le deuxième qu'on a sollicité avait pris une balle dans la bouche et nous n'avons pas compris ce qu'il racontait. Le troisième n'était pas du même camp et on a dû mettre les bouts pendant qu'il rameutait les siens en nous montrant du doigt.

Puis nous en avons rencontré un qui semblait aussi égaré que nous. Ça nous a tout de suite rapprochés. Il était assis sur l'affût d'un canon renversé et cherchait dans son mouchoir des miettes de tabac. On s'est salués les uns les autres, en gens bien nés, et il nous a expliqué qu'il venait pour régler les horloges, c'est-à-dire que nos voisins du Nord vivaient en décalé d'une heure et qu'il avait à charge, quand on y verrait plus clair, de dire exactement l'heure qu'il était ici. Il ne savait foutre rien de l'emplacement de la nouvelle frontière – mais qu'on le prévienne dès qu'on trouverait, parce que ça serait tout de même bien pratique.

Enfin, après avoir tous perdu nos chaussures dans la boue, déchiré nos chemises sur les barbelés et retiré nos montres désormais inutiles, nous croisâmes une compagnie de tirailleurs hilares qui nous acclamèrent trois fois et jurèrent les grands dieux qu'ils savaient où finissait désormais notre pays et commençait celui des autres. C'était, me montrèrent-ils, près du petit bois qui

servait pour le réglage des tirs d'artillerie, là où la mêlée semblait la plus forte et la poussière la plus dense. J'ai ravalé ma salive. Vous savez que, si je ne suis pas homme de guerre, j'ai quand même un peu d'allant, que je ne me laisse pas abattre ; dans cette colonne de fumée brûlante parcourue d'éclairs, qui retombait en grésillant sur les eaux froides des cratères et les moignons d'arbres calcinés, je n'en reconnus pas moins l'entrée du Pays des morts, gouffre dont Ulysse lui-même n'aurait fait remonter personne tant la cohue des foudroyés du jour prenait déjà tout le passage, l'obstruant presque, pressée qu'elle était de rejoindre le Fleuve où ces histoires-là, Dieu merci, se terminent.

Les frères Stampas me tiraient déjà la main. Je leur fis bien remarquer, pourtant, que la frontière entre l'Ici et l'Au-delà ne regardait pas notre sous-section, et que si nous la franchissions par mégarde il ne serait plus possible d'en aviser l'ambassade. Je leur expliquai que les généraux, les porte-drapeaux, les tirailleurs nous avaient égarés à dessein, qu'ils se réjouissaient déjà que leur bataillerie pût se poursuivre éternellement, et peut-être qu'il fallait rentrer chez nous et laisser faire, parce que c'était ça, notre pays, un boule de chiens inséparables, un creuset de tous les désordres, où tracer nos traits droits serait vain. Rien à faire. Alors on s'avança vers la fumée, la tête rentrée dans les épaules,

bousculés dans les flaques glacées par les fuyards et ceux que les détonations avaient rendus fous.

Tout à coup, la fumée nous enveloppa et le monde entier disparut. Nous marchions dans l'ancien bois, le champ d'entonnoirs hérissé de troncs nus, et soudain nous nous sommes mis à parler à voix basse, à progresser doucement, économiser nos gestes ; par cette bizarre lucidité qui frappe l'homme devant le spectacle de la destruction, il venait de s'imposer à nos esprits que notre présence ici était inopportune, susceptible de troubler l'agonie de la terre blessée sous la cendre tiède, et que nous n'étions pas autorisés à nous souvenir de tout cela. On va comme ivres, l'intelligence hagarde refoulant vainement les pensées les pires, les lâchetés anciennes, la solitude irrémédiable des fils de Caïn, les jardins familiers qu'on ne traversera plus. Il n'y avait plus personne autour de nous que de gros chevaux morts dont les pattes seules surgissaient des boues grises, raidies par la dernière douleur, noircissant aussitôt comme les troncs des arbres. Bientôt la conscience même d'une direction initiale, d'un objet à notre quête, nous quitta comme une bonne résolution, car il n'y a rien de résolu qu'un goût de cendre dans la bouche ne dissipe aussitôt.

À un moment, je n'ai plus vu Costas et Alexandros Stampas ; le brouillard était tel que nous nous étions écartés peu à peu les uns des autres, et maintenant il

était trop tard, je n'osai plus appeler, je sentais que c'était interdit. Vous dites que j'ai oublié comment j'en suis sorti, qu'à mon âge on oublie facilement ce genre de choses, et qu'on a dû me trouver plus tard, me ramener inconscient dans un poste de secours ; mais ce n'est pas vrai, personne ne m'a retrouvé. J'ai continué tout seul, pendant deux heures, deux jours, deux ans, dix, une vie entière et cette histoire ne finit pas autrement. Je n'ai pas cessé de marcher dans la cendre tiède, entre les pattes des chevaux foudroyés, je marche encore et tâche de retrouver mon chemin. Je voudrais appeler les frères Stampas mais je n'ose pas. Ils ont disparu dans les profondeurs de cette forêt morte avec leurs yeux qui brillent et leur frontière insensée, sans un cri ; je suis complètement perdu et il commence de faire froid. »

* * *

V

« Dis toi, Yannis, pourquoi on l'appelait le Français ?

– On l'appelait comme ça parce qu'il avait émigré à Marseille pour étudier. Il était revenu, pourtant ; on le dit : il avait ses idées. C'était un personnage, la vieille race des hommes de jadis, ceux dont les mains semblaient faites à la mesure du monde, et il parlait bien. Il avait un peu lu : c'est à lui que les chefs demandaient des conseils quand tout merdait.

– Et comment est-ce qu'*ils* l'ont eu ?

– Une drôle d'histoire. On l'avait envoyé poser une borne dans les montagnes et les gens de là-bas lui ont fait comprendre que l'idée était mauvaise, qu'elle ne plaisait à personne. Mais c'était un personnage : il est venu quand même, il a pris une chambre au village et il

a répété à qui voulait que la frontière serait fixée demain. Les gens ont compris que c'était pas de la blague car il avait les traits durs, il n'avait pas le bonjour facile et quand il tapait du poing sur la table, on arrêta de causer. Alors quand on l'a servi, ils l'ont regardé manger seul. Ils ont dit, plus tard, qu'il avait bon appétit.

– Et alors ?

– On n'a jamais trop su. Quand on l'a trouvé, au matin, paraît qu'il avait rendu un peu partout dans la chambre. Ils n'ont pas publié de photographie : le spectacle aurait choqué tout le monde. Paraît qu'il tenait encore le cordon de sonnette et le médecin du bourg, qu'on avait appelé pour la déclaration de police, il a eu tout le mal du monde à le lui enlever.

– Et qu'est-ce qu'il a marqué, leur médecin, dans la déclaration ?

– Un *mauvais rêve*. »

Et, dans un silence habité de fantômes, les quatre vieillards opinèrent du chef, longuement, pendant que Destinée vidait les cendriers et minutieusement nettoyait tout.

Ce volume,
le cinquième des Exclusivités Vie des Classiques,
a été réalisé le 9 novembre 2016
par la société d'Édition Les Belles Lettres.